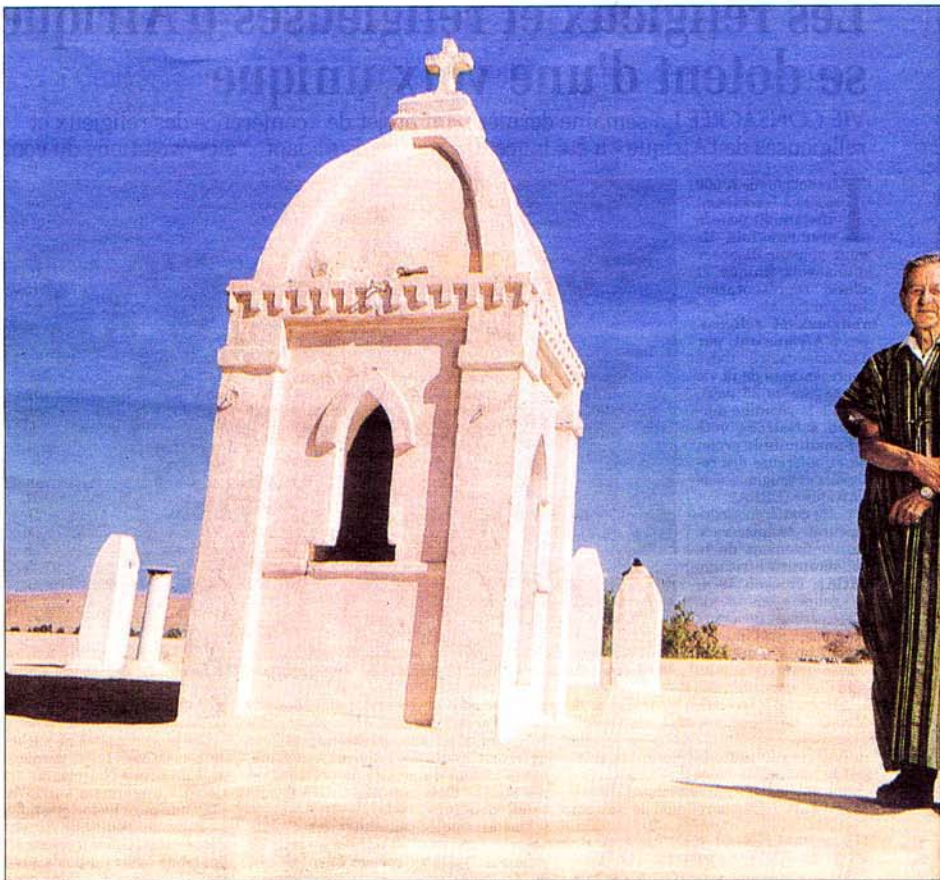




Michel Gagnon, à Ghardaïa :

« J'ai pris l'Évangile au sérieux, lorsque le Christ a dit d'aller enseigner toutes les nations, il n'a pas mis d'exception. J'aime le Sahara et j'aime ces gens qui vivent au présent et ne se posent pas trop de problèmes métaphysiques. »



Michel Gagnon

l'évêque qui prêche dans le désert

À 69 ans, ce Canadien amoureux des grands espaces bat bien des records. Envers et contre beaucoup, il maintient une présence chrétienne en plein cœur du Sahara. Rencontre.

Un jour, il a revêtu sa gandoura rayée et a marché dans le désert. Comme s'il prêchait dehors, dans les dunes. C'était une mise en scène pour une séance de photos. Car jamais l'évêque du Sahara ne célèbre la messe en public. Il se fait le plus discret possible. « Nous ne cherchons à convertir personne. Nous sommes là pour témoigner d'une foi. Pour aider si besoin est. Notre présence est un espace, une fenêtre que l'on ouvre sur une autre foi. » Michel Gagnon a connu la Tunisie, le Yémen, Djibouti où il a été nommé évêque en 1980, mais c'est ici, à Ghardaïa, à 600 kilomètres au sud d'Alger qu'il se sent le mieux. « Nulle part ailleurs je n'ai retrouvé cette qualité de relation humaine qu'ici, en Algérie. Peut-être est-ce dû à la longue relation avec la France mais je constate que les Algériens sont plus ouverts que les Tunisiens et les Marocains. »

Il avait besoin d'espaces et voulait être missionnaire après avoir lu la biographie de Charles de Foucauld

par René Bazin. « J'ai pris l'Évangile au sérieux, lorsque le Christ a dit d'aller enseigner toutes les nations, il n'a pas mis d'exception. J'aime le Sahara et j'aime ces gens qui vivent au présent et ne se posent pas trop de problèmes métaphysiques. » Père Blanc à 23 ans, évêque à 46 ans, le voilà à la tête du diocèse de Laghouat, l'un des plus vastes du monde.

780 catholiques, deux millions de kilomètres carrés

Sûr que s'il existait un livre des records des évêques, Michel Gagnon tiendrait le haut du pavé avec un diocèse de 780 catholiques sur deux millions de kilomètres carrés, pas plus de 40 religieuses, 20 religieux et... deux baptêmes en douze ans. « J'ai quatre catéchumènes, à Toggourt, qui veulent être baptisés le plus vite possible. Mais le baptême, c'est le sacrement d'entrée dans une communauté chrétienne. Que signifie-t-il, lorsqu'il n'y a même pas un millier de chrétiens dans tout le Sahara? Des étrangers pour la plu-

part. Je connais bien quatre familles kabyles initiées par des évangélistes protestants et un couple de catholiques algériens, mais ils ont tellement peur que leurs enfants soient rejetés qu'ils n'ont parlé à personne, pas même à leurs sept filles, de leur conversion au christianisme. »

On l'aura compris, l'Église du Sahara est une Église du silence, du témoignage qui s'appuie sur une théologie du dialogue. « On veut croire, poursuit l'évêque du désert, que, malgré des siècles de méfiance, musulmans et chrétiens peuvent se rencontrer, travailler et réfléchir ensemble. Pourquoi les croyants qui se réfèrent au Livre ne pourraient-ils pas aborder ensemble les défis de notre société de plus en plus matérialiste, défis qui n'ont pas de précédents? » Michel Gagnon rêve de quelques lieux de discussion avec les musulmans de Ghardaïa. En vain.

« Pour eux, l'islam n'a rien à recevoir de personne. Surtout pas des chrétiens. C'est un monde très fermé et la ligne générale à l'école, c'est de dire aux jeunes de se méfier de nous. Je n'ai jamais pu avoir de discussions profondes avec les imams de Ghardaïa. On s'ignore, on se salue. Ce sont des fonctionnaires et ils n'ont jamais pris position contre la violence islamiste, même lorsque nous avons été attaqués. Ce n'est donc pas demain la veille que nous

pourrons prier pour la paix comme cela se fait en France. »

Michel Gagnon et son équipe de trois Pères Blancs restent donc très discrets dans leur maison de Ghardaïa. Une messe quotidienne à 7 h 45, trois fois par semaine en langue arabe pour bien montrer leur ancrage local, à laquelle assistent deux Françaises impliquées depuis longtemps dans l'action sociale en Algérie. De l'ancienne école fermée en 1976, les Pères Blancs n'ont pu

L'Église du Sahara est une Église du silence, du témoignage qui s'appuie sur une théologie du dialogue

maintenir qu'un Centre culturel et de documentation saharienne, où ils conservent, comme la prunelle de leurs yeux, des documents et des photos originales et uniques. Dont quelques plaques photographiques de Charles de Foucauld. Ils organisent quatre conférences par an pour une petite centaine d'habitants de Ghardaïa, maintiennent une bibliothèque sur tout ce qui touche au désert, assurent

une petite formation continue. Y sont inscrits 460 élèves. « Dans un désert culturel, notre maison est devenue un espace de liberté et un lieu de repères. » Le P. Miguel insiste sur cette volonté d'établir des ponts entre les communautés quand d'autres veulent les casser. Y compris entre les communautés algériennes de Ghardaïa qui ont eu du mal à cohabiter.

Les Pères Blancs sont donc là pour longtemps. Au moment de la violence islamiste, beaucoup les ont poussés à quitter le territoire. Aussi bien les ambassades que les familles des religieux. Certaines ont même menacé de poursuivre des ordres religieux pour non-assistance à personne en danger si la personne de leur famille n'était pas rapatriée. Pourquoi rester quand on a de moins en moins besoin de vous, surtout si cette présence provoque des troubles? Pour toute réponse, ils inversent la question: pourquoi partir? Pourquoi quitter cette terre chargée d'histoire et de spiritualité où les Pères Blancs sont là, à Ghardaïa, depuis cent vingt ans? Pourquoi ne plus témoigner d'une autre foi? « On ne quitte pas un ami au moment où il est malade et où il a besoin de vous. »

Reste maintenant à trouver de quelle manière les chrétiens peuvent être, au Sahara, une réserve d'être, comme le leur demande

Charles de Foucauld et ses compagnons de cimetière

Dans un petit cimetière battu par les vents de sable sont enterrés, à côté de Charles de Foucauld, tous les chrétiens – ou supposés tels – qui décèdent dans cette région

Le cercueil de Charles de Foucauld a été transféré en 1929 à El-Goléa au seul cimetière chrétien de l'époque dans cette région du Sahara. Un cimetière battu par les vents de sable à quatre kilomètres du centre-ville. Au pied d'une ancienne église paroissiale entretenue vaillamment par un gardien payé par le diocèse, ce petit cimetière est entouré d'un mur incongru destiné, théoriquement, à le protéger du vent. Le pauvre Foucauld qui souhaitait qu'on le laissât là où sa vie devait s'arrêter, n'eût sûrement pas souhaité pareil enclos.

Il doit se sentir un peu en prison même s'il n'est pas tout seul dans ce cimetière, grand comme un terrain de tennis. Les cercueils des chrétiens – ou plus exactement des non-musulmans – qui meurent dans le Sahara, et dont personne ne veut, sont ainsi amenés dans le cimetière de Charles de Foucauld. Et le dernier Père Blanc d'El-Goléa, René Le Clerc, est chargé des obsèques. De sa petite voix rocailleuse, il rouspète gentiment lorsque les autorités civiles lui annoncent un nouvel arrivant. « Vous m'amenez des morts parce qu'ils ne sont pas musulmans, mais qui vous dit qu'ils sont chrétiens? Ils sont peut-être juifs, athées, communistes, anticléricaux. Ils n'auraient peut-être pas voulu être ici. »

Des morts inconnus, décédés dans l'indifférence

Mais René Le Clerc n'a pas le choix et s'exécute. « Je suis bien obligé de les enterrer. Je fais une petite prière, je murmure quelques mots et j'écoute les oiseaux qui chantent sur le toit de l'église à côté. » Le P. Le Clerc s'est pris de compassion, presque de sympathie, pour ces morts inconnus, décédés dans l'indifférence et devenus dans ce cimetière les compagnons d'infortune de Charles de Foucauld. Il bichonne leur tombe et demande au gardien d'injecter du gazole pour tuer les mauvaises herbes. Il a même peint les noms et l'année du

décès. Pas de chance, le ciment était de mauvaise qualité et la peinture noire s'est écaillée. Il doit recommencer. « Plus tard, ça me fatigue trop. » Il connaît l'histoire de certains de ces morts et aime les faire revivre. Ainsi a-t-il enterré, il y a quelques années, un certain Arthur Fortanier, mort à 75 ans, probablement seul sur une piste du désert. « Le corps était resté cinq ans à la morgue avant qu'on me l'amène ici. » René Le Clerc connaît la commune d'origine du défunt, dans l'Aveyron et il a écrit au maire du village mais personne n'a répondu. Le Père est un peu triste pour cet Arthur Fortanier à qui il voudrait bien trouver une famille.

Comme il est triste lorsqu'il évoque le sort des nombreux méprisés enterrés ici, de loin les plus nombreux dans ce cimetière. Il s'agit d'enfants adulté-

rins nés d'une relation éphémère et secrète entre un militaire français et une femme d'Algérie. Ces enfants furent souvent cachés mais baptisés à la demande du père et se retrouvent donc enterrés ici. Mais le père ne voulait pas prendre le risque de leur donner son nom. Ainsi ont-ils un prénom pour nom de famille. Quelques drames sont ainsi enfouis dans ce cimetière.

Il y a aussi, sous ces tombes simples, toutes identiques et recouvertes de terre et de pierres, des touristes décédés dans la région que les familles n'ont pas souhaité ou pas pu rapatrier. Trois Sœurs Blanches sont enterrées ici et des Arabes devenus chrétiens. Des convertis? « Je ne prononce jamais ce mot », répond froidement le P. Le Clerc.

Ce cimetière de Charles de Foucauld accueille aussi des Africains,

émigrés d'Afrique noire qui, fuyant la misère vers l'Europe, sont décédés en Algérie et dont les familles ignoreront que leur exil s'est arrêté à El-Goléa. « On m'a apporté récemment le corps d'une jeune Nigérienne de 20 ans, morte, poursuit le P. Le Clerc, d'une maladie que l'on disait très grave. Et si contagieuse que la morgue n'en voulait pas, même dans son cercueil. On me demandait de la mettre chez moi pendant la nuit. » René Le Clerc a refusé et son cercueil a passé la nuit dehors, à la porte du cimetière. Le lendemain, les employés de la ville d'El-Goléa qui ont creusé le trou ont jeté dans la tombe la corde et les gants qu'ils portaient. Le Père Blanc a récité une petite prière. « Et pendant quelques minutes, j'ai écouté les oiseaux qui chantaient. »

D. G.



René Le Clerc, dernier Père Blanc d'El-Goléa, est chargé des obsèques du seul cimetière chrétien dans cette région du Sahara, où a été transféré en 1929 le cercueil de Charles de Foucauld dont on voit la tombe au fond à droite.

Desert

Mgr Teissier. L'archevêque d'Alger pose ainsi en termes élégants, et un peu codés, des questions de fond sur la présence chrétienne en terre musulmane et sur la complémentarité des deux familles spirituelles, les Pères Blancs d'une part et les Frères et Sœurs de Foucauld dont le charisme n'est pas de s'engager dans la structure du diocèse. Certains jeunes prêtres, tout frais émoulus, seraient par ailleurs tentés par le prosélytisme. Faut-il que les chrétiens en pays musulman se lancent dans une stratégie d'évangélisation, au risque d'abandonner trente ans de dialogue? La question mérite d'être posée. Elle le sera à l'Assemblée des diocèses de 2004.

D'avance, Mgr Gagnon a répondu. C'est « non ». Pas question pour lui d'abandonner la théologie de la rencontre. « Dans cette marche quotidienne avec l'autre, il se passe toujours quelque chose chez l'un et chez l'autre. De jeunes musulmans de Ghardaïa passent nous voir parce qu'ils s'interrogent sur leur foi musulmane », remarque l'évêque des sables. Et le P. Miguel ajoute: « Le terrorisme nous a donné une nouvelle crédibilité. Dix-neuf de nos frères religieux et religieux ont été tués en quelques mois et malgré cela nous sommes restés. Les gens se demandent encore pourquoi. »

Dominique GERBAUD

Trois Sœurs parmi les plus pauvres

À Timimoun, grande oasis du Sahara, les Sœurs Blanches assurent une présence d'Église, discrète et très profonde, et agissent auprès des habitants les plus démunis

Quand Renée arrive à Loujda à bord de sa Renault Express, c'est chaque fois la fête. Les 20 jeunes filles se retrouvent autour d'elle dans une minuscule maison, mettent une grande nappe sur le sol et quatre machines à coudre. Et tout le monde se met au travail. Renée est l'une des trois Sœurs Blanches de Timimoun, en poste depuis 1996, et en Algérie depuis 1957. « Nulle part ailleurs je n'ai trouvé cette amitié si caractéristique des Algériennes, cette simplicité, cette qualité de partage et d'accueil. » A côté d'elle, Magdalena approuve. « Les gens du désert ont besoin de se soutenir les uns les autres, et il y a une solidarité extraordinaire. Jamais ils ne se plaignent, alors qu'ils sont très pauvres. La vie est rude, mais elle nous apporte énormément, je ne pourrais plus jamais quitter cette ville. » On aura com-

pris que les Sœurs de Timimoun sont parfaitement intégrées à la population, invitées ici et là pour les fêtes de famille et les événements locaux. « Si vous n'avez plus de pain, vous en trouvez toujours à la maison, nous dit-on quand on quitte une famille. »

A trois, elles incarnent la seule présence chrétienne à Timimoun, grande oasis du Sahara. Présence discrète parmi les plus pauvres. Magdalena, infirmière de formation, va dans les familles qui ont des enfants handicapés. « Pour leur apprendre certains gestes de motricité, les aider pour les déplacements. » Renée et Gertrude font de la promotion féminine. Dans un rayon de 40 kilomètres, elles vont de village en village enseigner la couture, le tricot, la broderie.

« Ici, dans les familles les plus pauvres, les filles quittent l'école

à 12 ans et ne sortent plus de chez elles. Les mamans ne savent ni coudre ni broder, et leurs filles sont très contentes d'apprendre. Quand on arrive, elles se précipitent. Elles sont heureuses, et elles nous le disent par des sourires magnifiques. »

Les Sœurs ne provoquent pas de discussions sur la religion, mais elles ne les évitent pas. « Les jeunes filles sont très croyantes, leur foi est très enracinée. Elles pensent que Dieu les sortira de la misère. Je leur dis que ce n'est pas Dieu qui leur envoie la misère, dit Renée, petite femme aux cheveux courts, à la voix douce et au sourire généreux. Notre présence, ajoute-t-elle, est aussi une manière de témoigner des valeurs de notre religion, de leur montrer que nous croyons, nous, en un Dieu amour alors qu'elles ont plutôt l'image d'un Dieu tout-puissant, imposant. Nous souhaitons qu'elles compren-

nent qu'il peut y avoir plusieurs chemins pour aller à Dieu. »

Dans leur petit trois pièces cuisine, sous une modeste reproduction de Notre-Dame d'Afrique, les trois religieuses ont la visite d'un prêtre deux fois par mois, et partagent chaque jour, de 15 heures à 16 heures, un moment de prière. Elles commentent l'évangile du jour et communient. Comme les Sœurs d'El-Goléa qui, elles aussi, donnent des cours de couture, comme celles de Béni-Abbès, elles sont là pour agir auprès des habitants les plus pauvres. Comme les Petites Sœurs de Jésus qui, dans la région d'El-Abiodj, vivaient avec les nomades et se déplaçaient avec les tribus, jusqu'en 1994, lorsque la police algérienne le leur a interdit par peur du terrorisme. Elles le regrettent encore.

D. G.